



Rencontre entre Hussein Mohammadi et Jafar Sael, animée par Ana Sobral, à la Literatuhaus de Zurich en septembre 2021. XENIA ZESSI / WEITER SCHREIBEN SCHWEIZ

Le projet «Ecrire, encore» met en lien des écrivain·es exilé·es avec leurs pairs dans les pays d’accueil, afin de favoriser rencontres et traductions. Les premiers tandems se sont formés en Suisse romande

DUOS SANS FRONTIÈRES

ANNE PITTELOUD

Écriture ► A écouter Ana Sobral parler du projet Ecrire, encore, on se demande pourquoi il n’a pas été lancé plus tôt, tant il fait sens et répond à une nécessité. C’est sans doute la raison pour laquelle il s’est si rapidement étendu à l’international. Né en Allemagne il y a cinq ans, dans le sillage de la grande vague migratoire, sous l’impulsion de l’écrivaine Annika Reich, Weiter Schreiben met en relation les écrivain·es en exil et ceux d’ici, raconte Ana Sobral, sa directrice artistique en Suisse. L’idée est de favoriser les échanges entre pairs mais aussi avec le public local, pour donner de la visibilité à des plumes occultées et favoriser la traduction de leurs œuvres.

«Les enjeux de l’exil ne se limitent pas à l’Allemagne, et le projet s’est développé dans plusieurs pays d’Europe», raconte Ana Sobral. Ainsi, des tandems ont été constitués en Suisse alémanique en 2021 et en Suisse

romande cette année, avant le Tessin en 2023. Les deux premiers duos romands sont formés par l’écrivaine d’origine syrienne Chadia Atassi et Catherine Lovey, à Lausanne, et par l’autrice kurde Suzan Samanci et Karelle Ménine à Genève (lire leurs témoignages page suivante). Leurs échanges ont pris la forme d’une correspondance littéraire, traduite et publiée peu à peu sur le site d’Ecrire, encore – Suisse.

Les organisateurs ont aussi mis sur pied cet automne deux événements publics: après une discussion entre Chadia Atassi et Catherine Lovey en novembre à Lausanne, la Maison Rousseau et Littérature accueille ce samedi Karelle Ménine, Suzan Samanci et son traducteur Sylvain Cavaillès, en clôture du Symposium suisse pour traducteurs et traductrices littéraires organisé par l’AdS (Association Autrices et Auteurs de Suisse).¹

Développer un réseau
Comment se construisent ces collaborations? «Il y a d’abord

un long processus de recherche pour trouver des exilés actifs dans le milieu littéraire, car ceux-ci sont complètement invisibles, explique Ana Sobral. La première étape a donc été de développer un réseau dans le milieu littéraire et celui des réfugiés, afin de trouver puis sélectionner les écrivain·es exilé·es.»

Weiter Schreiben / Ecrire, encore essaie d’atteindre différentes communautés. Un travail de longue haleine qui s’avère payant, puisque Ana Sobral reçoit déjà des mails d’auteur·s suisses intéressé·es à prendre part au projet. Depuis deux ans, «nous avons aussi développé beaucoup de contacts dans les milieux de l’exil, se réjouit-elle. Nous découvrons souvent que les auteur·es vivent ici depuis des années sans contact aucun avec la scène littéraire suisse.»

Ils et elles sont choisi·es pour la qualité littéraire de leur travail. «Nous demandons ensuite à un comité de conseiller·ères de nous proposer des profils avec lesquels ces plumes en exil pourraient entrer en dialogue.

C’est une question de *match making*. Le lieu de résidence est aussi important.» En Suisse romande, ce comité est composé de la traductrice Camille Luscher, et des écrivaines et traductrices Marina Skalova et Michelle Bailat-Jones.

Une vitrine efficace
Les tandems formés sont ensuite libres d’échanger comme ils le souhaitent et d’expérimenter plusieurs formats: écriture de textes à quatre mains, échanges d’idées sur l’écriture, mises en lecture, correspondances littéraires, etc.

Si Ecrire, encore n’a pas les fonds pour faire traduire un livre entier, la visibilité offerte via la publication sur son site et les rencontres publiques permet aux textes d’exister en Europe. «Nous créons des dossiers sur ces auteurs, qui leur donnent une vitrine. Le partenariat du tandem peut aussi leur donner l’opportunité d’entrer en contact avec des maisons d’édition.» L’impact pour les auteur·es en exil est majeur. «Beaucoup sont

vraiment sous les radars parce qu’ils écrivent dans une langue que personne ici ne comprend, poursuit Ana Sobral. Leurs témoignages sont très forts et souvent bouleversants. L’un d’eux m’a dit: ‘Je suis à nouveau considéré comme un écrivain et plus comme un réfugié.’»

Et de raconter l’histoire d’un auteur sri-lankais vivant en Suisse depuis des décennies, qui avait publié plusieurs livres de poésie en tamoul mais restait totalement inconnu du public suisse. «Il a maintenant rejoint notre projet après que sa fille nous a contactés, et nous publierons une traduction allemande d’un extrait de son premier roman en décembre. Ce livre traite de sa fuite du Sri Lanka vers la Suisse.» Autre exemple, celui de l’écrivain afghan Hussein Mohammadi, qui a trouvé un éditeur grâce à sa participation au festival BuchBasel dans le cadre de Weiter Schreiben.

La traduction est ainsi centrale. «L’objectif est de construire un réseau de traducteurs en Suisse, en Allemagne, en France

pour toutes ces langues peu traduites comme le tamoul, le kurde, le tigrina, etc.»

Autres points de vue
Pour le lectorat des pays d’accueil, pouvoir lire ces textes représente une richesse indéniable. «Dans l’esprit d’une nouvelle ‘littérature engagée’, lit-on sur son site, Europa Weiter Schreiben fait entendre d’autres histoires de la migration que celles du discours officiel. Comment ces auteur·es vivent-ils personnellement leur nouveau pays, en temps d’inflation, de guerre, de pandémie et de populisme de droite? Comment ce vécu s’exprime-t-il dans leur création artistique?» Ils et elles écrivent aussi sur leur expérience de l’exil en Suisse, ce qui concerne directement le lectorat d’ici, souligne Ana Sobral. «Ils contribuent à écrire la littérature suisse et doivent être reconnus comme partie prenante de notre société.»

Ecrire, encore - Suisse est dans une phase pilote de trois ans, jusqu’en 2024. Gageons que d’ici là, un espace d’échanges public aura été créé. Les liens entre auteur·es, eux, n’ont bien sûr pas de limites temporelles. 1

Lire aussi page suivante.
¹ Sa 3 décembre à 18h30 à la MRL, 40 Grand-Rue, Genève. www.m-r-l.ch/weiterschreiben.jetzt, ecrire-encore-suisse.ch

«Je voulais créer ma vie en écrivant»

Interview ► L'Écrivaine kurde Suzan Samanci, qui forme un tandem avec Karelle Ménine, évoque sa trajectoire et son lien à l'écriture.

Ecrivaine et journaliste kurde, Suzan Samanci est née en 1962 à Diyarbakir, qu'elle a quittée en 2008 pour s'exiler à Genève. Elle a travaillé comme chroniqueuse pour différents journaux avant de commencer à publier, d'abord des nouvelles, en 1991. Scolarisée et éduquée en turc, elle s'est réappropriée dans un deuxième temps sa langue maternelle comme langue d'écriture. Son œuvre est aujourd'hui publiée par une importante maison d'édition basée à Istanbul et a été traduite en plusieurs langues. En français, deux recueils de nouvelles sont parus en 2018 et 2019 aux confidentielles éditions vaudoises A-Eurysthée. Entretien.

Que représente pour vous le projet *Ecrire, encore*?
Suzan Samanci: Tout d'abord, je voudrais remercier ceux qui ont soutenu et mis en pratique un tel projet. C'est une force motrice pour moi, qui stimule mon désir d'écrire davantage. Chaque écrivain·e souhaite être lu·e, s'adresser au public, interagir avec lui et entendre en retour l'écho de sa propre voix. S'adresser à une oasis vide est décourageant, cela ne met pas en route l'acte d'écrire.

Pourquoi avez-vous dû quitter votre pays en 2008?
J'ai travaillé comme chroniqueuse dans des journaux d'opposition kurdes et turcs de 1995 jusqu'en 2011. Je voyageais souvent en Europe, où je participais à des soirées de lecture, et je n'ai jamais eu le désir d'y vivre. Mais parfois une erreur, une mauvaise et inutile décision peut changer la vie d'une personne en un instant. La Suisse et Genève abritent de nombreux réfugiés politiques, écrivains et artistes, cela fait sens pour moi. Il y a trente ans, quand j'ai lu *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, comment pouvais-je



«Ici, je peux dire que ma plume est plus insouciant et libre.» ELISA MURCIA ARTENGO / WEITER SCHREIBEN SCHWEIZ

savoir qu'un jour j'habiterais dans sa ville natale? Il est très douloureux de regarder la Turquie d'ici: depuis l'instauration de l'état d'urgence de 2016, elle s'est transformée en une grande prison avec l'arrestation de politicien·nes, d'écrivain·es et d'intellectuel·les de l'opposition. Ce pays gouverné par une prétendue démocratie ne reconnaît même pas les droits des différentes cultures et s'est construit au contraire sur leur destruction. La vie de ma génération a été marquée par la loi martiale et les états d'urgence. Les traumatismes de la guerre et de la violence, les morts de frères, de mères, de pères et d'enfants peuvent-ils facilement être surmontés?

Vouloir écrire dans ce contexte où tout concourait à briser les rêves, était-ce aussi lié à un désir d'émancipation, de liberté?
Pendant mon adolescence, lorsque j'ai choisi de mettre la littérature au centre de ma vie, j'ai appris en lisant les œuvres

de Simone de Beauvoir qu'une femme devrait être un sujet, que le chemin de la liberté passait par l'art, la littérature et la pensée. Je crois qu'ils donnent une authentique liberté spirituelle et intellectuelle. Je voulais créer mon existence en écrivant, en produisant et en acquérant des connaissances. La voix des écrivaines a commencé à se faire entendre en Turquie dès les années 1970. Mais la littérature mondiale n'est toujours pas féministe – combien de femmes ont reçu le Nobel de littérature? Si vous êtes une femme kurde, cette difficulté est démultipliée: en plus de l'oppression de l'État, vous êtes entourée d'un cercle très destructeur, dans une perspective masculine et traditionnelle.

On a ici la vision de femmes kurdes plus libres...
Leur réveil, leur rassemblement en masse, a été structuré par le mouvement politique qui a suivi le coup d'Etat militaire de 1980 en Turquie. Le fait que les

Kurdes soient descendues dans les champs et se soient résolument battues a beaucoup aidé les féministes turques. Peu d'entre elles sont alphabétisées, mais elles sont devenues très politisées au cours des quatre dernières décennies; avec leur lutte contre Daech, elles ont ouvert une page importante de la littérature féministe mondiale.

Quel est votre relation à la langue turque?
Quand j'écrivais en turc, les mots de ma langue maternelle voltaient toujours dans ma conscience. Je me suis sentie prête à écrire en kurde dès 2014, ce qui ne veut pas dire que je n'écirai plus du tout en turc. Toutes les langues se complètent, ont besoin l'une de l'autre. Être multilingue, multiculturel est une richesse. Dans l'histoire de la République turque depuis un siècle, le kurde a toujours été opprimé et interdit. Dès les années 1990, cette interdiction a été partiellement assouplie, mais le kurde

n'est toujours pas garanti dans la Constitution. La structure démocratique multiculturelle de la Suisse devrait être un exemple pour ceux qui ne supportent pas la différence culturelle et linguistique. Car celui qui ne peut pas se relier à sa langue maternelle se coupe de sa propre existence, n'a pas d'histoire ni d'avenir.

Comment avez-vous vécu vos premières années d'exil ici?
Être plongée dans une nouvelle langue, une nouvelle culture n'était pas facile, mais ma maturité et mon écriture m'ont donné une autre force. Lorsque je m'asseyais derrière mon bureau ou que je lisais, j'oubliais où je vivais. La littérature est forgée par le nomadisme et la douleur, sans nostalgie inutile. Quand vous écrivez en exil, quand vous vous renouvez constamment, vous transformez l'exil en une vie positive et productive. D'ailleurs, à notre ère numérique, le concept de distance et d'exil est discutable, je pense qu'il varie d'une personne à l'autre.

Nous sommes aussi une extension de la société dans laquelle on vit, de sa géographie. A Diyarbakir, j'étais davantage soumise à une forme d'autocensure. Ici, je peux dire que ma plume est plus insouciant et libre. C'est l'existence sociale qui détermine la conscience, écrivait Marx.

Quelle visibilité avez-vous dans la diaspora en Suisse?
Les associations d'opposition kurdo-turques organisent parfois des activités, mais l'intérêt de la diaspora pour la littérature est faible, sa conscience est trop imprégnée de politique et de souffrances. Reste que pour un acte d'écriture fort, il ne faut pas courir après l'illusion d'être visible. Je pense que si vous avez du bon miel à vendre, l'acheteur viendra de Bagdad. Une littérature de qualité est toujours conflictuelle, elle crée des vérités qui forment souvent l'avant-garde de la perturbation sociale. Quand Donald Kuspit écrit, dans

The End of Art («La fin de l'art», non traduit en français, 2005, ndlr), que la littérature populaire est la littérature des masses malheureuses, cela me parle. Mais je crois en une littérature forte, non éphémère.

Que pouvez-vous nous dire des lettres kurdes?
Les Kurdes mènent une guerre pour leur existence, la pauvreté et le manque d'éducation sont devenus notre destin. Nous sommes l'un des peuples les plus anciens de l'histoire, mais n'avons pas été en mesure de rattraper notre ère dans plusieurs domaines. La littérature kurde aussi est limitée. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas d'héritage. Nous avons une culture de résistance profondément enracinée. Et de jeunes auteur·es écrivent aujourd'hui dans leur langue maternelle. Il y a ainsi plus de livres en kurde, mais parler de qualité élevée est encore tôt, et c'est naturel. Il n'est pas aisé de s'exprimer et d'écrire dans une langue interdite pendant des années. La littérature exige de la patience, de l'accumulation, elle peut seulement se développer sur une longue période.

Le Goethe des Kurdes, Ehmedê Xanî, auteur du long poème épique *Mem û Zîn* en 1692, a jeté les bases de notre littérature. L'art de la nouvelle s'est révélé dans les années 1920, et le premier roman kurde, *Şivanê Kurdî* («Le Berger kurde») d'Ereb Şemo, date de 1936. Ces récits reflétaient la vie rurale, les valeurs féodales et traditionnelles; dès les années 1990, on a vu émerger les thèmes de la quête de liberté, de l'individualisation, de l'amour et de la sexualité. La littérature kurde a pris de l'ampleur. Mais à quel point ces livres sont-ils lus? Pour qu'ils rencontrent la littérature mondiale, ils ont besoin d'agences de traduction puissantes et institutionnalisées. Je n'en ai pas trouvées pour la traduction de mes romans.

PROPOS RECUEILLIS PAR APD
D'après une traduction du kurde par Yakup Karademir.

Un autre regard sur le territoire



Karelle Ménine en vitrine de la Maison Rousseau et Littérature à Genève, avant la rencontre de ce samedi. DR

Entretien ► Quand Karelle Ménine a été contactée par *Ecrire, encore* – Suisse, qui sondait son intérêt à prendre part au projet, elle a tout de suite dit oui. Ecrivaine, historienne, chercheuse et artiste franco-suisse, elle interroge notre rapport à la littérature et à l'image via des textes littéraires, des essais, des performances ou des installations. Elle a publié cette année *Bleuir l'immensité* (MétisPresse) et *Nimbe noir* (Labor et Fides), et développe depuis 2020 «Recadrage», un projet de recherche et d'expositions consacré au regard que les femmes portent sur le monde à partir des médiums photographique et littéraire.¹ Elle découvre les écrits de Suzan Samanci sur la plateforme du projet en septembre dernier. «Son travail me touche beaucoup par sa force d'écriture. Elle possède d'autre part une immense connaissance littéraire. L'entendre parler de Woolf, Duras, Sontag, est frappant.» Elle-même a séjourné à Diyarbakir pendant trois semaines, il y a une dizaine d'années. Elle se voit comme «une sorte de marraine» qui ouvre à Suzan Samanci le milieu culturel romand. «Nous allons ensemble au théâtre, dans des gale-

ries, on échange des livres, je l'invite chez moi où elle rencontre ce milieu qu'elle ne connaît pas. Elle a eu jusque là une vie sociale très réduite en Suisse et n'avait pas encore eu le loisir de vivre Genève. L'inverse ne sera malheureusement pas possible: si elle retourne en Turquie, elle va droit en prison. Le plus intéressant, pour moi, dans ce projet, est ce que cela représente de pouvoir rencontrer un territoire en sa compagnie. J'apprends beaucoup.»

«Je m'adresse à elle comme si elle était une amie lointaine»

Pourquoi avoir choisi de correspondre? «Nous avons pensé que c'était ce que deux écrivaines savaient faire de mieux. Je m'adresse à elle comme si elle était une amie lointaine, à tous niveaux. Très vite, elle a contacté son éditeur en Turquie qui s'est dit preneur de nos lettres. Notre échange devrait paraître dans un an, c'est devenu un projet édi-

rial en soi et ça, c'est tout Suzan!» L'écriture féminine a par ailleurs longtemps été cantonnée aux genres de la correspondance et du journal intime. Une réappropriation qui permettra de réinventer les échanges qui avaient lieu au sein des cercles littéraires, et de parler d'écriture, des dessous de la fabrique littéraire.

Karelle Ménine est en train d'écrire sa première lettre. «J'ai cherché un endroit d'où lui parler et j'ai choisi la pointe de la cathédrale, où se tenait autrefois le guet, confie-t-elle. De là, on voit toute la ville et j'interroge dans cette première missive le regard de la femme en exil.» Elle écrit sur papier, à la main, adressera ensuite sa lettre au traducteur qui fera son travail avant de l'envoyer à sa destinataire. «Nous avons envie de cette trace, de la lenteur. Et dans une enveloppe, il est aussi possible de glisser des choses...» Les deux se sont offert leurs livres respectifs. «Ce qu'elle écrit est très beau, relate Karelle Ménine. Elle est proche de la poésie, avec une économie de moyens et une grande mélancolie, et mérite qu'un grand éditeur s'intéresse à elle.» **APD**
¹ fatras-adelitt.net

DÉCLINAISONS MULTIPLES

International ► Weiter Schreiben a rapidement touché l'Europe et au-delà. Sa déclinaison européenne a mis en lien quatre tandems d'auteur·es originaires d'Irak, de Syrie, d'Afghanistan et d'Iran qui vivent en exil en France, Suède, Italie et Allemagne, et échangent des lettres sur leur vie et leurs expériences dans la diaspora européenne, publiées en ligne. Le projet a un volet ukrainien, avec les correspondances entre des écrivaines ukrainiennes réfugiées en Allemagne et des collègues germanophones. Weiter Schreiben publie aussi en ligne des récits et des lettres d'écrivaines afghanes et germanophones. Il a également mis en place des échanges avec des plumes originaires d'Égypte, d'Angola, de Biélorussie, du Burkina Faso et d'Iran, engagées dans des correspondances littéraires avec des auteur·es exilés en Europe. **APD**